

# AVENUES.CA



Infolettre



## LA CHRONIQUE CULTURE AVEC CLAUDE DESCHÊNES

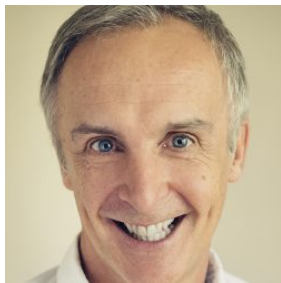


Photo: Martine Doucet

### CLAUDE DESCHÊNES

Claude Deschênes collabore à Avenues.ca depuis 2016. Journaliste depuis 1976, il a fait la majeure partie de sa carrière (1980-2013) à l'emploi de la Société Radio-Canada, où il a couvert la scène culturelle pour le Téléjournal et le Réseau de l'information (RDI). De 2014 à 2020, il a été le correspondant de l'émission Télématin de la chaîne de télévision publique française France 2. On lui doit également le livre *Tous pour un Quartier des spectacles* publié en 2018 aux Éditions La Presse.

ACCUEIL, VIBRER, CULTURE-CLAUDE-DESCHENES, 4-LECTURES-INTEMPORELLES-POUR-COMMENCER-LANNEE-2023

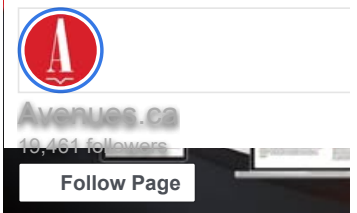
| 12 janvier 2023 |

### 4 LECTURES INTEMPORELLES POUR COMMENCER L'ANNÉE 2023

Partager cette chronique >



**PENDANT LES VACANCES DES FÊTES, J'AI FAIT DU RATTRAPAGE EN PLONGEANT DANS DES LIVRES QUE J'AVAIS DEMANDÉS EN SERVICE DE PRESSE DURANT L'ANNÉE 2022, MAIS QUI ONT, DEVANT LE TOURBILLON DES NOUVEAUTÉS, ATTENDU PATIEMMENT LEUR TOUR SUR MA TABLE DE CHEVET.**



NOS  
BALADOS

LES RENDEZ-  
VOUS  
AVENUES.CA

### AUTRES CULTURE AVEC CLAUDE DESCHÊNES



S  
ISINS,  
RSION  
ÉDÉRIC  
NOÛD

Claude  
Deschênes  
31 janvier  
2025

Les ouvrages dont je vous entretiens en ce début d'année 2023 racontent le parcours hors du commun de quatre personnalités à mon sens insuffisamment reconnues malgré leur incroyable apport à la société québécoise. Suivez-moi, on va se promener dans plus d'un siècle d'histoire en compagnie de la femme de théâtre Michelle Rossignol (1940-2020), de la journaliste Evelyn Dumas (1941-2012), de l'auteur Eugène Cloutier (1921-1975) et de l'homme d'affaires sir Hormidas Laporte (1850-1934). Vous allez voir que même si en apparence rien ne les relie, ces personnages ont plus en commun qu'on pense.

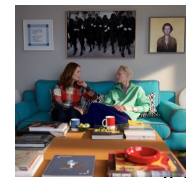
**MICHELLE ROSSIGNOL. SOLEIL OBLIGATOIRE SOUS LA DIRECTION DE STÉPHANE LÉPINE, ÉDITIONS SOMME TOUTE**

En mai prochain, cela fera trois ans que Michelle Rossignol nous a quittés. Le souvenir le plus prégnant que le public garde d'elle est certainement son rôle dans le populaire téléroman de Lise Payette *Des dames de cœur*. Elle y incarne Véronique O'Neil, une femme forte et indépendante, qui réussit. Dans sa vie publique, Michelle Rossignol a été comme ça, si on se fie au portrait que Stéphane Lépine nous fait dans ce livre qui tient davantage de l'exercice de mémoire que de la biographie.



Ce livre qui tient davantage de l'exercice de mémoire que de la biographie.

L'ouvrage, qui nous raconte le parcours héroïque et sans temps mort de Michelle Rossignol, est constitué d'une partie documentaire (richement alimentée par Stéphane Lépine), de plusieurs extraits d'entrevues accordées par Michelle Rossignol au fil des années et de 41 témoignages de personnes qui l'ont



**CHAMBRE À CÔTÉ**  
PEDRO MODÓVAR:  
À LA VIE,  
À LA MORT!  
Claude Deschênes  
10 janvier  
2025



**FILMS À VOIR PENDANT LES FÊTES**  
Claude Deschênes  
19 décembre  
2024

Lire tous les *Culture avec Claude Deschênes*

Chroniques *Société et culture*

Articles *Vibrer*

*Livres de la semaine*

côtoyée, cela va des collègues des premières années aux auteurs qui ont profité de ses lumières, en passant par les acteurs qu'elle a formés (Marcel Sabourin, Michel Garneau, Michel Marc Bouchard, Évelyne de la Chenelière, Julie Vincent, Patrick Drolet, pour n'en nommer que quelques-uns).

Vous avez compris que ce n'est pas le genre de livre qui vous dira qui a fait battre son cœur, quel est le secret de sa chevelure de tigresse ou le nombre de cigarettes que cette fumeuse notoire grille chaque jour. Cette artiste a toujours gardé sa vie secrète, ç'aurait été indélicat de rompre avec ce souci de discrétion.



Tout au plus, apprend-on d'entrée de jeu qu'elle est née en pleine guerre (1941) dans un quartier ouvrier de Montréal, rue Marquette. Élevée par une mère qui malgré des origines extrêmement modestes s'est forgé une carrière dans les médias, et un père gérant d'une buanderie, mort alors qu'elle a à peine 15 ans, l'âge qui la propulse.

En effet, à 16 ans, celle qui ne s'est jamais vue faire autre chose que jouer fait ses débuts à la télévision dans *Le Survenant*. L'auteure Germaine Guèvremont crée pour elle le personnage de Manouche, sa version féminine du Survenant. C'est ce qui s'appelle commencer une carrière en lion.

De fait, elle sera rapidement très demandée sur les scènes de théâtre montréalaises et pour les nombreux téléthéâtres que Radio-Canada produit, notamment la création d'*Un simple soldat* de Marcel Dubé.

Parmi les gens du métier que la jeune fille mineure côtoie, une comédienne riche d'une culture européenne, *Kim Yaroshevskaya*, pour la nommer, la convainc d'aller parfaire sa formation à Paris. Ce que la jeune Michelle fait. Elle ne choisit pas la facilité. Elle s'inscrit au cours de la redoutable Tania Balachova, amie de Sartre, Camus, Artaud. Convaincue du talent de sa nouvelle protégée québécoise, cette pédagogue, précurseur de l'Actor's Studio américain, la présente à ses contacts parisiens. Et la jeune comédienne québécoise de se trouver des rôles au théâtre, à la télévision et au cinéma français.

Michelle Rossignol aurait pu avoir une carrière hexagonale, mais elle en décide autrement. Elle revient au Québec avec l'ambition de défendre un théâtre plus proche de ses racines, un théâtre écrit et fait par des Québécois.

C'est de notoriété publique, elle est de la création de plusieurs œuvres marquantes: *Les beaux dimanches* de Marcel Dubé, *Les*

*belles-sœurs* de Michel Tremblay, *Les oranges sont vertes* de Claude Gauvreau, *Dédé Mesure* de Jean-Claude Germain, *Mariaagélas* d'Antonine Maillet. Et que dire de sa Pierrette dans les films *Françoise Durocher*, *waitress* et *Il était une fois dans l'Est* d'André Brassard!



À propos des *Oranges sont vertes*, Michelle Rossignol crée au Théâtre du Nouveau Monde (TNM) le personnage de Cégestelle dans un contexte très dramatique. L'auteur, Claude Gauvreau, «qu'elle voit comme un frère de combat», se suicide quelques jours avant la première. Elle confie avoir vécu la naissance de ce texte comme une mystique.

Mais ce qu'on connaît moins de Michelle Rossignol, et que le livre ramène à la surface, c'est tout le travail qu'elle fait pour faire émerger la dramaturgie québécoise alors qu'elle occupe des fonctions d'enseignement et de direction à l'École nationale de théâtre du Canada. Elle profite de son poste pour commander des œuvres originales qui permettront à ses étudiants de se mettre en bouche la langue et les idées du Québec.

On la retrouve aussi très active comme metteuse en scène, et là encore au service d'auteurs vivants québécois comme Roland LePage (*La complainte des hivers rouges*) ou Jovette Marchessault (*La saga des poules mouillées*).

Cette conviction profonde pour le théâtre de création québécois la conduit naturellement à la direction du Théâtre d'Aujourd'hui, dont c'est la mission.

Michelle Rossignol n'a pas eu d'enfant, mais durant son règne, elle a mis au monde nombre de textes souvent joués par de jeunes comédiens qui font leurs premiers pas. Elle s'emploie, avec fougue, à faire découvrir de nouvelles plumes, à donner une voix aux femmes dramaturges ainsi qu'aux auteurs provenant des communautés culturelles. Cela nous vaudra des pièces comme *Joie* de Pol Pelletier, *Le cerf-volant* de Pan Bouyoucas, *Journée de nocce chez les Cromagnons* de Wajdi Mouawad, *Les reines* de Normand Chaurette, *Le voyage magnifique d'Emily Carr* de Jovette Marchessault, *Bob* de René-Daniel Dubois. La liste est longue, car Michelle Rossignol a été aux commandes du Théâtre d'Aujourd'hui de 1989 à 1998, une période foisonnante en matière de création théâtrale au Québec. C'est elle, d'ailleurs, qui porte l'immense projet de déménagement du Théâtre d'Aujourd'hui, de son sous-sol crade rue Papineau à sa nouvelle maison flambant neuve au 3900, rue Saint-Denis.

La preuve que son engagement ne s'est jamais démenti, en 2021, l'année suivant sa mort, sa succession annonce que les avoirs de la défunte, une somme de 1,4 million de dollars, constitueront un fonds servant à soutenir des résidences d'artistes, à offrir des bourses d'écriture et à favoriser des relectures de pièces du répertoire québécois. Le fonds porte son nom et on lui a fait l'honneur, tellement mérité, de nommer aussi la salle principale du Centre du Théâtre d'Aujourd'hui (CTDA) en son honneur.

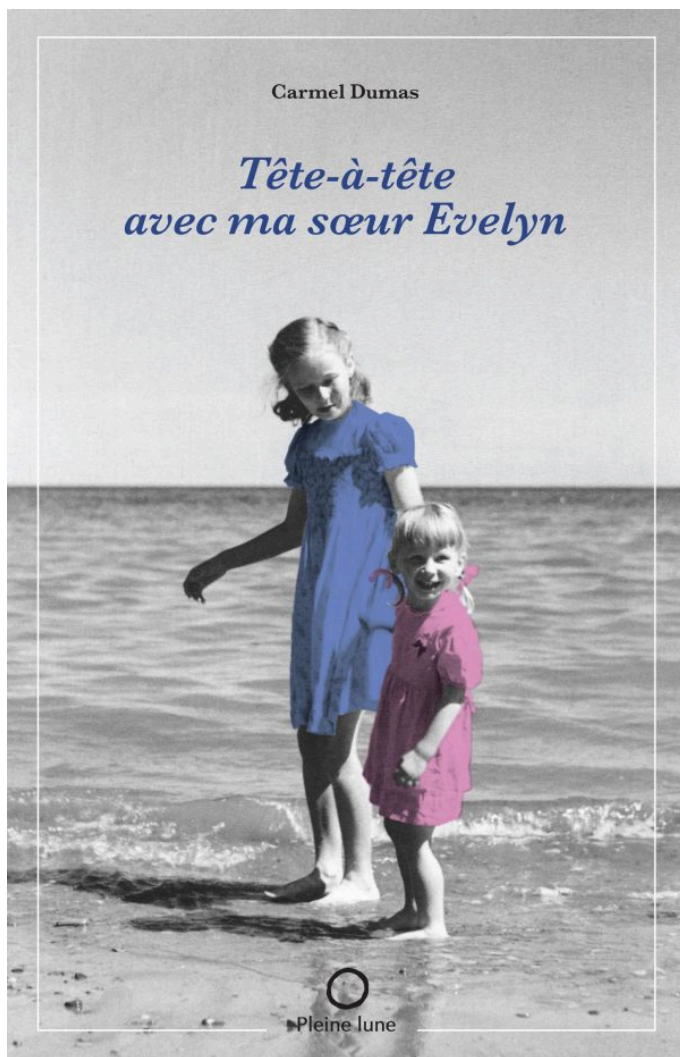
Le livre de Stéphane Lépine vient couronner cette commémoration de belle façon.

### ***TÊTE-À-TÊTE AVEC MA SŒUR EVELYN, CARMEL DUMAS, PLEINE LUNE***

Vous rappelez-vous les grandes messes télévisées de 13 heures dans les premiers mois de la COVID? Quand le trio Legault-Arruda-McCann frisait le million de cotes d'écoute? On l'a rarement dit, ce point de presse nous parvenait de la salle Evelyn-Dumas, rue des Parlementaires à Québec.

Mais qui est cette Evelyn Dumas qui a eu l'honneur posthume de donner son nom à ce lieu du Parlement où les élus ne peuvent fuir les questions les plus pointues de la faune journalistique?

La réponse se trouve dans *Tête-à-tête avec ma sœur Evelyn de Carmel Dumas*, elle-même journaliste, chercheuse, conceptrice et réalisatrice. Ce livre, écrit dans une langue étonnamment poétique pour le sujet abordé, tient à la fois de la biographie et du réquisitoire. L'auteure y célèbre l'extraordinaire professionnalisme d'une journaliste qui a œuvré à *La Presse*, au *Devoir*, au *Montreal Star*, au *Jour*. Elle dépèce aussi, sous nos yeux, le gâchis qu'a été la vie de sa sœur à cause de la maladie mentale.



Personne mieux de Carmel Dumas ne pouvait raconter cette histoire. Du jour 1 où sa sœur a disjoncté solide, en 1970, à son décès, en 2012, elle a toujours été présente pour soutenir son aînée. C'est pourquoi je parle d'un réquisitoire. La parole de l'auteure est celle d'une aidante naturelle qui a affronté toutes les tempêtes, qui a vécu, en l'accompagnant, toutes les absurdités de notre système de santé, particulièrement le milieu responsable des patients ayant des problèmes de santé mentale.

Mais avant d'être un cas d'hôpital psychiatrique, Evelyn Dumas a été proche de la petite fille parfaite. Rappelons donc les belles heures de cette native de Saint-Georges-de-Malbaie en Gaspésie, première des quatre filles de Johnny Dumas et Angelina McKoy. Il y a du sang irlandais dans cette maison très modeste et beaucoup de parlants anglais dans ce bled perdu. Comme René Lévesque, elle sera parfaitement bilingue pour la vie.



La jeune journaliste Evelyn Gagnon, épouse de Jean-Paul Gagnon, 1962.

À l'école, la petite Evelyn termine son primaire avec la meilleure note de toute la province, ce qui lui vaut de pouvoir choisir le collège où elle pourra poursuivre ses études même si sa famille n'a pas les moyens pour ce genre d'instruction. L'enfant chérie du village opte pour un pensionnat pour filles à Joliette. Son talent pour l'écriture lui permet de collaborer au journal étudiant du Séminaire de Joliette, un repaire réservé aux garçons que fréquente Bernard Landry.

La voilà qui intègre un *boys club* jusque-là jamais ouvert aux filles. Elle répète l'exploit en 1961 pour le journal *La Presse*. À 20 ans, elle devient la première femme à couvrir les débats de l'Assemblée nationale. Cet accomplissement lui vaudra en 2018 de voir son nom honoré par la Tribune de la presse.



Evelyn Dumas, avec René Lévesque, au moment de recevoir le prix de journalisme Olivar-Asselin, le 29 novembre 1976, quinze jours après la victoire du Parti québécois. Photo: Claire Beaugrand-Champagne

Dans un milieu peuplé d'hommes, autant du côté des journalistes que de celui des politiciens, le style d'Evelyn Dumas et son intérêt pour les sujets sociaux et syndicaux ajoutent à sa singularité. Cette approche plutôt de gauche ne se démentira jamais.

En 1962, elle passe au *Devoir* et accepte l'offre de Michel Roy de couvrir la campagne électorale depuis la caravane de René Lévesque. Les deux Gaspésiens font connaissance et se retrouveront plus tard.

En attendant, elle trouve en travers de son chemin glorieux un homme avec qui elle n'a pas d'atomes crochus, Claude Ryan. Le nouveau pape de la rue Saint-Sacrement n'aime pas ses sympathies syndicales. Carmel Dumas écrit: «Il cherche à la mâter ou à la tasser.»

Parfaitement bilingue, elle saute sur la bouée de sauvetage que lui lance le *Montreal Star*, une organisation qui aime son *cran* et considère comme un atout considérable sa connaissance du Québec et son parfait bilinguisme.

Evelyn Dumas connaît de belles heures comme éditorialiste dans ce quotidien qui tire à près de 200 000 exemplaires.

Mais c'est ici que le conte de fées tourne au vinaigre. En pleine crise d'Octobre, la jeune cadre trentenaire du *Montreal Star* fait une crise de nerfs, qui fait l'effet d'une bombe dans son entourage. Nouvellement arrivée à Montréal, Carmel Dumas, qui est stagiaire au même journal et voisine de sa sœur dans le secteur du Forum de Montréal, découvre la fragilité de son aînée.

Et Carmel Dumas de raconter son premier tour de manège dans le réseau hospitalier. Le 1<sup>er</sup> novembre 1970, elle retrouve sa sœur en crise à l'Hôpital Général, avenue des Pins. Ce sont les policiers qui l'ont amenée là. Le personnel de l'urgence la renvoie au Reddy Memorial, hôpital pour femmes de la rue Tupper, qui dit à son tour ne pouvoir rien faire pour elle, car c'est un cas pour Saint-Jean-de-Dieu.

Effectivement, le sinistre hôpital psychiatrique la gardera jusqu'à la fin décembre. En contention, dépouillée de ses vêtements, privée de cigarettes, elle qui fume comme une cheminée.

À sa sortie d'hôpital, Evelyn Dumas décide de changer d'air. Elle part pour Paris, d'où elle enverra des articles à la pige au *Montreal Star*, qui se paye une correspondante passionnée pour pas cher. Il y a tant à voir, à raconter dans la Ville Lumière. Elle y sera très active, ce sera momentanément un éden pour elle, comme il l'a été pour plusieurs Québécois.

Une offre de lancer un journal indépendantiste, *Le Jour*, la ramène à Montréal. Jacques Parizeau, Yves Michaud et René Lévesque confient à l'ancienne du *Montreal Star* les fonctions de rédacteur en chef adjoint, éditorialiste, chef des pages éditoriales, secrétaire de la société, editrice et reporter. Excusez du peu. Quand le Parti québécois est élu au pouvoir, difficile d'être ou ne pas être l'organe du pouvoir.



Dans le magazine Le Lundi du 4 juillet 1977, «Une rencontre de Ginette Auger avec la directrice du Jour». Photo: Guy Beaupré

Evelyn tombe une nouvelle fois au combat, mais se relève après un séjour à l'Institut Allen Memorial de l'hôpital Royal Victoria. Elle en sort prête à accepter un autre défi, celui de conseiller le premier ministre René Lévesque sur les questions qui concernent le Canada anglais et les États-Unis. Cela fera un temps aussi, ponctué de quatre hospitalisations. Ça devient un rituel.

Juste pour montrer qu'elle sait toujours se relever, mentionnons quelques boulots qu'elle honore entre ses hospitalisations, comme la direction du magazine *La terre de chez nous* en 1984, l'écriture, en 2002, d'un livre en faveur de l'élimination de la

pauvreté, un état qu'elle connaît bien puisque sa condition de santé précaire l'a contrainte à demander l'aide sociale.

Pendant ces années, elle cherche des réponses dans la religion, au point de troquer la foi catholique de ses parents pour la religion orthodoxe. Elle change même de prénom. Elle sera alors Natalie.

En épluchant pour nous le journal intime de sa sœur, Carmel Dumas essaye de savoir ce qui amène sa sœur à emprunter autant de chemins de traverse et à perdre aussi souvent la carte. Sont-ce des histoires d'amour qui ont laissé des blessures profondes et mal guéries? Son tempérament suicidaire? La solitude? Elle ne connaît aucune relation amoureuse stable et durable, et n'a pas d'enfant. L'épuisement professionnel? Des pratiques médicales douteuses avec un usage imprudent de la pharmacopée psychiatrique où la patiente sert de cobaye? Est-ce son psychiatre traitant qui est trop entreprenant? Les pistes sont nombreuses et les réponses fournies souvent opaques ou fuyantes.

Toute personne qui a accompagné une personne dans le labyrinthe hospitalier se reconnaîtra, je pense, dans le dépit exprimé par l'auteure. À la lire, on a vraiment l'impression d'un voyage dans la maison des fous, avec des suivis sans bon sens, des *trips* de pouvoir à tous les paliers, des changements de personnel qui obligent de tout recommencer à zéro. Des redditions de comptes affolantes pour une bénéficiaire qui tire déjà le diable par la queue.

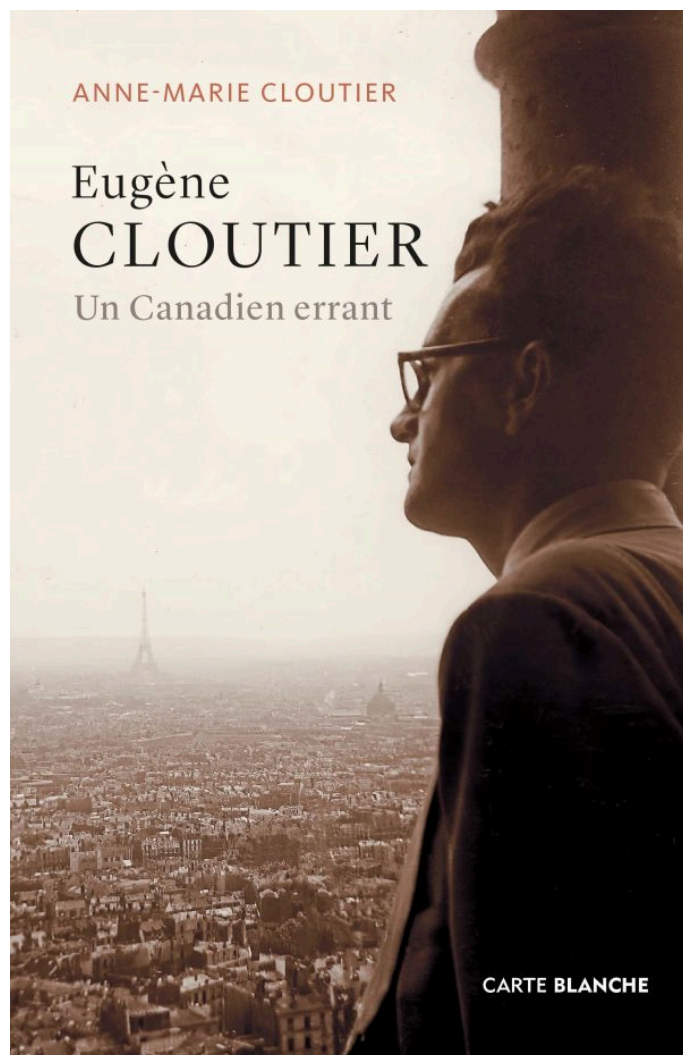
On comprendra que dans son exaspération à devoir constamment éteindre des feux, Carmel Dumas se permette d'épingler certaines personnes du milieu des communications dans lequel elle œuvre (de gros noms quand même) qui ont contribué, en cours de route, à rendre sa vie personnelle encore plus pénible.

Mais à travers ce livre qui ressemble à un casse-tête à assembler, parfois épuisant dans sa complexité, on retiendra la beauté de la sororité, la puissance des liens du sang et ce souci constant de ne pas oublier que ceux qui souffrent par leur âme ne perdent jamais toute leur tête. On retient de cette lecture, par tous les témoignages que Carmel Dumas a récoltés, qu'Evelyn Dumas a été et demeure une grande journaliste.

#### **EUGÈNE CLOUTIER. UN CANADIEN ERRANT, ANNE-MARIE-CLOUTIER, CARTE BLANCHE**

Si je vous disais que bien avant *À la semaine prochaine*, il y a eu, pour faire rire les auditeurs de la radio de Radio-Canada, *Le p'tit train du matin*, émission menée par René Lecavalier et Miville Couture? Qu'avant *Un gars, une fille*, il y a eu à la télévision *Anne-Marie*, une continuité dépeignant les tribulations quotidiennes d'un couple incarné par Monique Leyrac et Roland Chenail? Qu'avant *Les grands explorateurs*, une série radio intitulée *Les mensonges d'Ulysse* a fait découvrir le monde aux Canadiens? Le dénominateur commun de ces trois exemples démontrant que notre époque n'a pas tout inventé, c'est Eugène Cloutier, auteur-dramaturge-réalisateur tombé dans l'oubli malgré sa grande contribution au monde de la radio, de la télévision, du théâtre, et du voyage.

Dans un ouvrage de 250 pages, publié à compte d'auteur, Anne-Marie Cloutier, fille d'Eugène Cloutier et Isabelle Boiteau, remet les projecteurs sur ses parents avec un style pétillant, souvent sarcastique, mais toujours lucide et bien documenté.



L'auteure a mis des années à boucler cette biographie qui fait revivre les grandes heures de la radio culturelle, l'effervescence des débuts de la télévision, la naissance du théâtre québécois, la grande époque où il y avait beaucoup d'exotisme à la clé pour les gens curieux de découvrir le monde.

Le récit de cette vie virevoltante commence à Québec, ville de naissance d'Isabelle et Eugène. Rien ne prédestinait ce dernier à la carrière qu'il a eue, sauf beaucoup de détermination et d'ambition. Par un miracle que l'auteure n'arrive pas à expliquer, le jeune Eugène, fils d'une famille extrêmement pauvre de la Basse-Ville, réussit à être admis au très huppé collège des jésuites Saint-Charles-Garnier, bastion de la bourgeoisie de la Haute-Ville.

Premier combat pour cette sorte de Napoléon Plouffe: faire sa place dans un monde hostile. Pour s'affirmer, le brillant étudiant peut compter sur l'appui de quelques camarades impressionnés par son érudition, notamment un certain François Cloutier (aucun lien de parenté), qui sera un jour psychiatre et ministre des Affaires culturelles.

Il s'affirme aussi par les mots, faisant sienne cette citation de l'académicien Maurice Barrès: «Jeune, infiniment sensible et parfois peut-être humilié, prêt pour l'ambition.»

Le plan de match de Cloutier, qui aspire à devenir un grand auteur: commencer par gagner sa vie en écrivant. À sa sortie du collège, il est embauché au journal *Le Soleil*, qui fournit en nouvelles les stations CKCV et CHRC. Début des années 1940, le voilà journaliste parlé qui couvre La conférence de Québec, qui amène dans la Vieille Capitale Winston Churchill, Franklin Roosevelt et Mackenzie King. Le jeune scribe débutant cumulera aussi les postes de correspondant à l'Assemblée nationale et de chef des nouvelles de CHRC! Malgré cette vie professionnelle chargée, il fait de la place dans sa vie à Isa, une *speakerine* à la voix d'or qui le suivra toute sa vie dans ses projets les plus fous.



À peine passé l'âge de 25 ans, Eugène est marié et rêve déjà d'autre chose, d'ailleurs.

Cet ailleurs, ce sera d'abord Montréal et la maison de Radio-Canada, boulevard Dorchester Ouest, où il fait rapidement sa place comme scripteur et réalisateur. En cultivant aussi des amitiés de couple fécondes, notamment avec Jean Lajeunesse et Janette Bertrand et Monique Leyrac et Jean Dalmain.

Eugène Cloutier voulait écrire, il sera servi. Ses textes sont très demandés, et il est prolifique. Là encore, je dirais que Fabienne Larouche n'a rien inventé en matière de boulimie au travail. Au fil de sa carrière, son nom apparaît aux crédits d'innombrables émissions radio et télé. *Le p'tit train du matin* et *Anne-Marie* déjà nommées, mais aussi des titres qui rappelleront des souvenirs aux plus vieux d'entre nous: *Mélodies oubliées*, *Les idées en marche*, *Les journalistes au micro*, *Baptiste et Marianne*, *J'ai rêvé cette nuit*, *D'une certaine manière*, *C'est la vie*, *Préméditation*, *Le colombier*, etc. Ces textes sont défendus par les gros canons de l'époque, Robert Gadouas, Jean Gascon, Jacques Languirand, Guy Mauffette, Huguette Oligny, Denise Pelletier, pour n'en nommer que quelques-uns.



En faisant la description de la vie professionnelle de son père, Anne-Marie Cloutier nous fait aussi découvrir un modèle, avant l'heure, celui du télétravail.

Eugène Cloutier écrit ses scénarios, ses capsules, ses articles de l'endroit où il vit: son appartement sur du Fort au début, sa maison à Westmount plus tard, et souvent de Paris, où il s'installe pour de longues périodes avec femme et enfant.

C'est quand même fascinant de constater que le créateur de contenu d'une matinale radio quotidienne puisse écrire et envoyer ses textes depuis son minuscule appartement de la Ville Lumière sans jamais rater l'heure de tombée. Merci aux PTT, j'imagine.

Le triumvirat Cloutier passera beaucoup de temps en France, un pays qui leur servira de base pour visiter le monde. Il y aura entre autres un tour du monde en plus de 80 jours (Londres, Honolulu, le Japon, Tahiti), et un séjour d'un mois en Tunisie, en vacances avec le trio **Monique Leyrac**, Jean Dalmain et leur fille Sophie.



1947. L'équipe du P'tit train: de gauche à droite : Miville Couture, Eugène Cloutier et René Lecavalier.

En sus de ses activités d'auteur et de son statut de globe-trotter, Eugène Cloutier occupe, au début des années 1960, le poste de directeur de la Maison des étudiants canadiens à Paris. Il prend très au sérieux cette fonction qui lui permet d'inviter comme conférenciers des créateurs qui l'impressionnent, Aragon, Aimé Césaire, Alain Robbe-Grillet.

Cette vie de Canadien errant finit par placer Cloutier en situation de porte-à-faux. La vie qu'il mène ne correspond pas aux préoccupations du public auquel il s'adresse dans ses œuvres. Son attachement à un Canada un peu mythique l'éloigne de la réalité d'un Québec en pleine Révolution tranquille. Quand il revient au pays pour faire des documentaires sur le Canada à l'occasion d'Expo 67, il commence à se sentir exclu de la nouvelle garde radio-canadienne plutôt indépendantiste.

Ce qu'il produit au théâtre et à la télévision est souvent durement critiqué. C'est le cas notamment de *D'abord l'amour*, une comédie musicale qu'il écrit en 1974 avec André Gagnon et mise en scène par Jean Faucher. Anne-Marie Cloutier avance que son père est alors lui-même conscient qu'il a perdu la touche.

À une époque où l'alcool sert d'exutoire et la santé mentale est un tabou (deux de ses amis, Robert Gadouas et Hubert Aquin se suicident), le monde d'Eugène Cloutier s'enraye. Mais envers et contre tous, il continue à voyager malgré sa mauvaise santé. Il va au Chili, à Cuba, au Japon, en Californie et tire de ses expéditions des récits de voyage qu'il publie. En raison de sa grande connaissance du monde, Radio-Canada lui offre le poste de directeur de Radio-Canada International. Un retour à l'information, où tout a commencé, mais un cadeau de Grec pour un homme qui n'a aucune expérience en gestion de personnel. Il meurt en fonction d'une crise cardiaque, alors qu'il s'apprêtait à déménager à Ottawa pour occuper un poste de commissaire au CRTC.

## JEAN ET JANETTE AU LANCEMENT D'UN AUTRE LIVRE D'EUGÈNE CLOUTIER



Les éditions H-M-H, de concours avec les éditions Ici-Radio-Canada lançaient en leurs bureaux de la rue Craig, le 16 novembre dernier, un ouvrage intitulé: "Eugène Cloutier en Californie". Jean Lajeunesse et son épouse, Janette Bertrand tenaient absolument à avoir la paraphe de l'auteur à l'intérieur de leur exemplaire, d'autant plus que l'écrivain leur est un ami très cher.

Des fois, la réalité est plus surprenante que la fiction. C'est Jean Lajeunesse et **Janette Bertrand**, qui sortent de cinq ans d'écriture de *Quelle famille!*, qui s'occupent des deux survivantes du trio qu'Eugène Cloutier formait avec sa femme Isa et sa fille Anne-Marie.

Cette vie familiale en trio, les débuts à CKCV, le désir de faire carrière à Radio-Canada Montréal, la vie dans le quartier Shaughnessy et à Westmount, la passion de la France, le séjour d'un mois en Tunisie, j'ai eu plusieurs occasions de me reconnaître dans l'histoire d'Eugène Cloutier. Comme lui, j'ai un jour écrit à l'annonceur-conseil Raymond Laplante pour savoir comment on peut entrer à Radio-Canada Montréal.

Cela a peut-être teinté positivement mon appréciation de cette biographie, mais je pense objectivement que ce livre méritait d'être écrit. Il nous fait découvrir une facette différente de l'histoire de la radio, de la télévision, du théâtre québécois d'avant-garde, du journalisme au Québec. Ce livre nous change des habituels héros de cette époque.

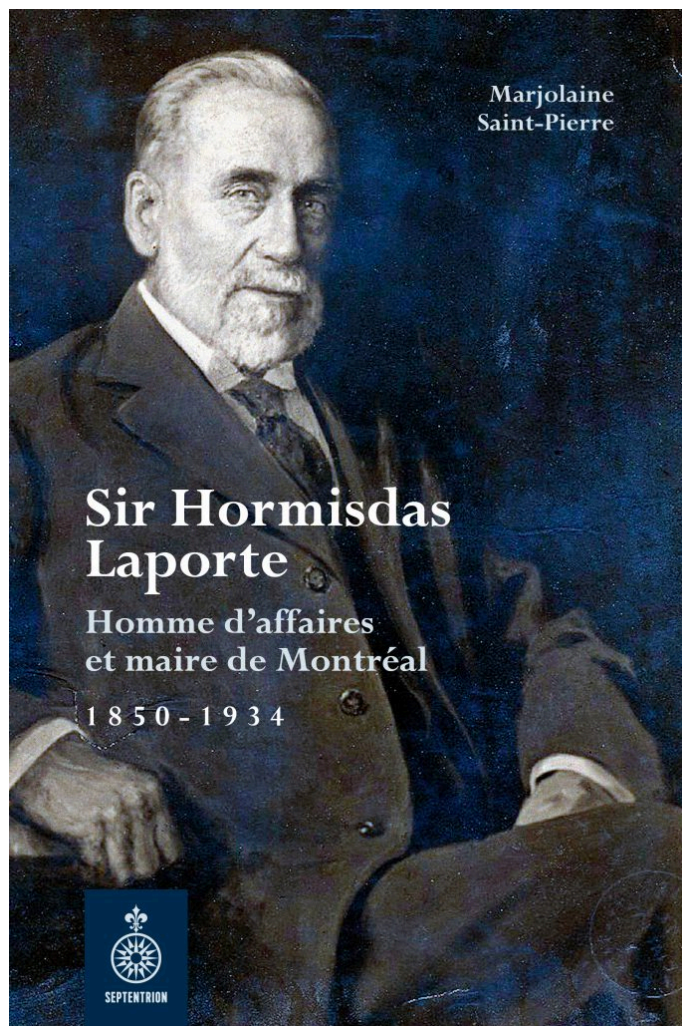


1966. En vacances à Wildwood. Une des rares photos de famille.

*Un Canadien errant* a été publié à compte d'auteur et n'a eu aucune couverture médiatique. J'espère que mon texte incitera une maison d'édition à offrir à Mme Cloutier d'en faire un nouveau tirage. Pour le moment, le livre existe seulement en version électronique. On peut se le procurer pour 18\$ en écrivant à a.m.c@videotron.ca. Un bon achat.

**SIR HORMIDAS LAPORTE. HOMME D'AFFAIRES ET MAIRE DE MONTRÉAL, 1850-1934, MARJOLAINE SAINT-PIERRE, SEPTENTRION**

On aime les *success story* au Québec. Étonnant que l'histoire d'Hormidas Laporte ne soit pas davantage connue. L'auteure Marjolaine Saint-Pierre corrige cette lacune en publiant une biographie passionnante de cet homme qui s'est bâti un empire à partir de rien, qui a amélioré la vie de ses concitoyens canadiens-français par l'exemple de sa détermination, sa probité et son sens de la justice.



Élevé dans le village de Sault-au-Récollet, sur le bord de la rivière des Prairies, Hormidas Laporte quitte l'école à 14 ans pour aider sa famille à subsister. L'adolescent ne se satisfait pas longtemps de fabriquer des clous dans une usine du canal de Lachine. Il suit des cours du soir pour parfaire ses notions de français et de calcul, et apprendre l'anglais. Ce supplément d'éducation, couplé à une grande volonté de réussir, l'amène à se réaliser dans un domaine dont il flaire le riche potentiel, celui de l'alimentation.

À 20 ans, il a une épicerie à son nom! À 28 ans, son entreprise se spécialise dans le commerce de gros. Il approvisionne Montréal en vins de Bordeaux, en whiskies et ryes britanniques, en huiles d'olive d'Italie, en thés japonais, et même en fruits frais, comme les raisins de Valence, ou confits, qu'on pense aux pruneaux de Smyrne, de Bosnie ou de France.



Portrait du jeune commerçant Hormidas Laporte dans *Souvenir maisonneuve: esquisse historique de la ville de Montréal avec portraits et biographies de quelques-uns de nos Canadiens français distingués*, Montréal, Maisonneuve et Cie, 1874, BANQ numérique, cote 52327/1956613.

Le développement de l'entreprise connaît des hauts (croissance et expansion phénoménale) et des bas (pertes dues aux inondations dans le Vieux-Montréal, incendie d'un entrepôt de cinq étages en 1894, krach de 1929) que l'homme d'affaires traverse avec une résilience qui mérite le respect.

Sa réussite lui vaut d'être élu président de l'Association des épiciers en gros du Canada. Dans un Montréal dominé par les Anglais, il prouve que les Canadiens français peuvent aussi avoir la bosse des affaires.

Il utilise son ascendant pour élever les gens de sa race. Il fait partie des fondateurs de la Chambre de commerce du district de Montréal, il compte parmi les administrateurs de la Sauvegarde, première compagnie d'assurance-vie sous contrôle de Canadiens français, il préside la Banque Provinciale du Canada (il figure sur le billet de 5\$ qu'émet l'institution), il gravite autour de l'Association Saint-Jean-Baptiste, qui fait construire le Monument-National, un lieu voué à l'éducation des masses populaires et qui conduira éventuellement à la création de l'École polytechnique, l'École des beaux-arts et l'École des hautes études commerciales. Il s'emploie aussi à faire entendre la voix des francophones dans les lieux de décision dominés par les anglophones. Il est le seul francophone à la Commission du havre de Montréal, qui repense le port de Montréal. La biographe d'Hormidas Laporte souligne à plusieurs reprises que l'homme d'affaires exerce ces différentes fonctions bénévolement.

Son omniprésence dans les différentes sphères de la société l'amène à s'intéresser à la politique, car il considère que son action risque de ne rimer à rien si la chose publique continue à être gérée par des gens corrompus. Parmi ses combats: l'abolition des trusts qui contrôlent l'électricité, le gaz et les tramways.

Élu échevin, il s'attaque aussi à des dossiers très concrets, comme la qualité de l'eau, la protection contre les incendies, l'hygiène publique. Il travaille aussi à la création d'une bibliothèque technique pour l'instruction scientifique et industrielle. L'homme croit au pouvoir de l'éducation et de la culture.

On fatigue à le voir aussi proactif sur tant de dossiers.

D'ailleurs, lorsqu'il est élu maire de Montréal en 1904 pour un terme de deux ans, il n'arrive pas à réaliser ses promesses. Ses activités protocolaires lui demandent beaucoup de temps et la fatigue le rattrape, aggravant son asthme. Il passe les derniers mois de son mandat en convalescence en Floride, et renonce à se présenter en 1906.



Le maire Hormisdas Laporte s'adressant à la foule durant la fête de la Saint-Jean-Baptiste. L'album universel, vol. 22, no. 1 107, 8 juillet 1905, p. 296.

Sa carrière n'est pas finie pour autant. Il revient à ses affaires et passe beaucoup de temps à voyager pour rencontrer ses clients et vérifier la qualité des produits qu'il importe. Le livre évoque des séjours en Belgique, en Hollande, en Italie, en Espagne, au Portugal, et bien sûr en France, la mère patrie, où sa fille réside.

Ses séjours en Europe s'interrompent en 1914 en raison de la guerre. Ce conflit mondial sera l'occasion d'accepter un nouveau mandat. On le sollicite pour travailler à l'élaboration d'une politique d'achats pour le gouvernement du Canada. Il en viendra à présider la Commission des achats du matériel de guerre. Ses loyaux services au gouvernement Borden lui valent d'être anobli par le roi George V.

Le petit Hormidas qui fabriquait des clous devient, 50 ans plus tard, sir Laporte, une gloire qu'il ne pourra partager avec la femme de sa vie. Mirza Gervais, qui lui a donné 13 enfants, dont seulement deux survivront, est décédée cinq ans plus tôt.

Il sera donc veuf pendant 21 ans, passant beaucoup de temps dans sa résidence du 2232, boulevard Dorchester (aujourd'hui René-Lévesque), près de la rue Atwater.

L'ouvrage se termine avec une description fascinante de cette immense maison bâtie sur la falaise Saint-Jacques, un quartier résidentiel qui attire les grands bonzes du rail, du charbon et du bois. Le texte, écrit en 1996 par sa petite-fille Jacqueline Le Cavalier, rappelle les particularités de cette demeure qui n'existe plus aujourd'hui, le terrain ayant été repris pour la construction des locaux de la Fondation Papillon, organisme de ressources et de soutien aux personnes en situation de handicap.

Il ne reste plus rien non plus de l'entreprise qu'Hormidas Laporte a bâtie. Dix ans après sa mort, la société Laporte-Hudon-Hébert, dirigée par son fils Joseph-Antoine, est emportée par une faillite, comme cela arrivera plus tard avec Steinberg, Dominion et Dupuis Frères.

Au moins, la Banque Provinciale, qu'il a présidée, se perpétue sous les couleurs de la Banque Nationale, et la Sauvegarde, qu'il a fondée, poursuit ses activités d'assurance sous l'ombrelle du Mouvement Desjardins.

Finalement, et c'est un peu affligeant, la seule évocation du personnage dans la toponymie de Montréal se trouve dans l'arrondissement du Sud-Ouest. L'avenue Laporte, baptisée en l'honneur d'Hormidas Laporte en 1907, fait moins de 400 mètres, de la rue Saint-Jacques à la rue de Richelieu. Bien peu pour un précurseur du Québec inc.

Heureusement qu'il y a ce livre pour entretenir le souvenir de ce bâtisseur de Montréal.

**Lire toutes les chroniques *Culture avec Claude Deschênes***

[RENDEZ-VOUS](#) | [NOS BALADOS](#) | [QUI SOMMES-NOUS?](#) | [CONCOURS](#) | [PUBLICITÉ](#) | [CONFIDENTIALITÉ](#) | [FAQ](#) | [CONTACT](#) | [PLAN DU SITE](#) |

Avec la participation  
du gouvernement  
du Canada

Canada